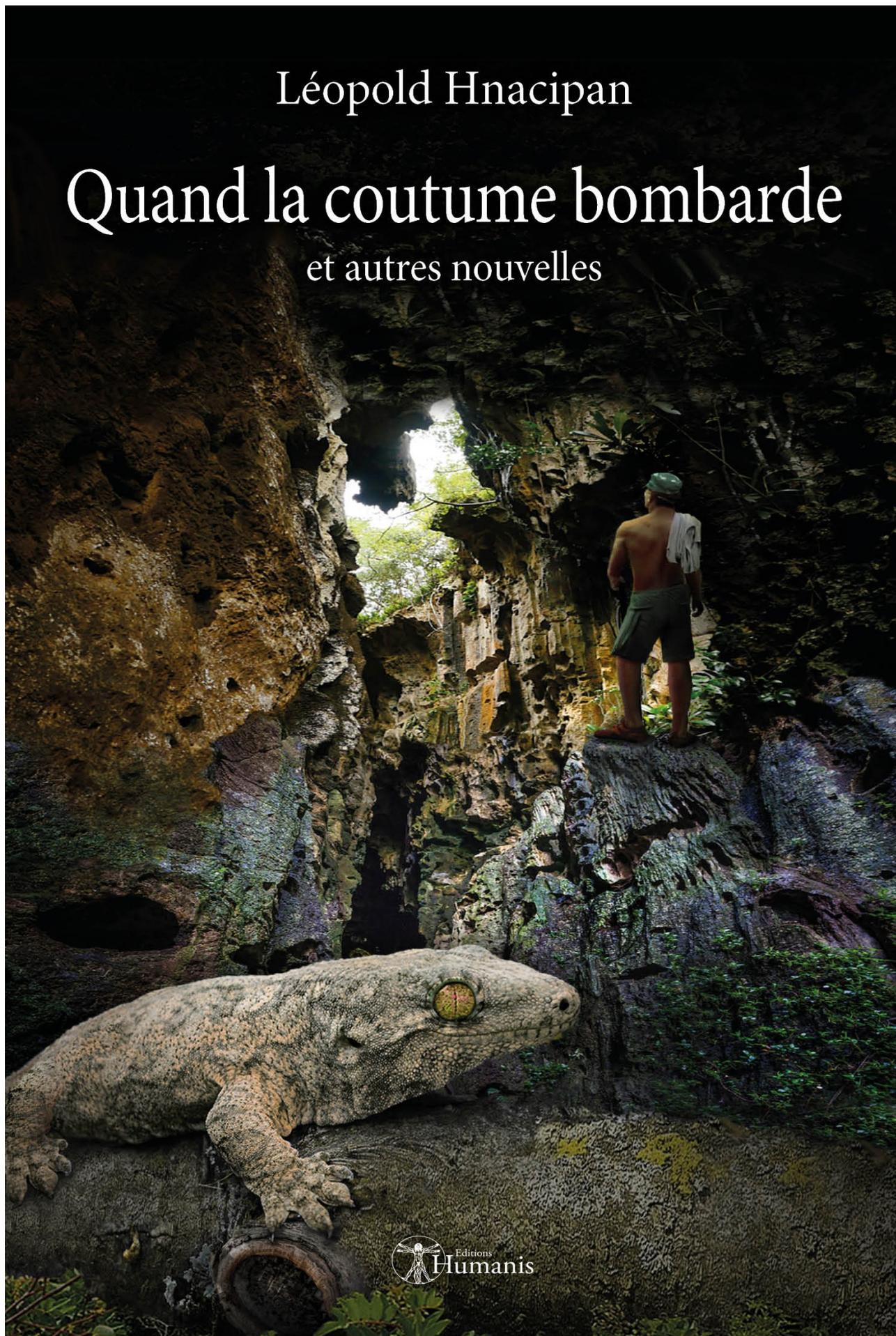


Léopold Hnacipan

# Quand la coutume bombarde

et autres nouvelles



Editions  
**Humanis**

Léopold Hnacipan

# Quand la coutume bombarde

# Sommaire

**Avertissement :**

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

*Comprend 191 notes de bas de page - Environ 316 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.*

<b>Aller aux Vêpres .....</b>	<b>2</b>
<b>Vivre ensemble et mourir à Xujo .....</b>	<b>2</b>
<b>Ekölöini, l'aurore des solitudes .....</b>	<b>2</b>
<b>Quand la coutume bombarde .....</b>	<b>2</b>
<u>Drehu, l'île mystérieuse. 35 .....</u>	<u>..... -</u>
<u>.....</u>	<u>..... -</u>
<u>Ouria. 55 .....</u>	<u>..... -</u>
<u>.....</u>	<u>..... -</u>
<u>Paroles d'outre-tombe. 71 .....</u>	<u>..... -</u>
<u>.....</u>	<u>..... -</u>
<u>Ponoz, cordon ombilical 78 .....</u>	<u>..... -</u>
<u>.....</u>	<u>..... -</u>



© mai 2022 – Éditions Humanis – Léopold Hnacipan  
Tous droits réservés – Reproduction interdite sans autorisation  
de l'éditeur et de l'auteur.

Image de couverture : peinture numérique de Luc Deborde.

ISBN version imprimée : 979-10-219-0432-3

ISBN versions numériques : 979-10-219-0431-6

Certaines nouvelles de ce recueil ont déjà été publiées par ailleurs :

*Ponoz, cordon ombilical*, chez Écrire en Océanie en 2016 ;

*Vivre ensemble et mourir à Xujo*, chez Sillages d'Océanie en 2018 ;

*Ouria* chez Littera Mahoi en 2021.

Ces textes ont été révisés pour la présente édition.

# ALLER AUX VÊPRES

—Que Dieu tout puissant, créateur du ciel et de la terre, règne en maître aujourd’hui, et pour les siècles des siècles.

Le gros lézard posé à côté de Saingön donnait de brusques coups d’épaule, comme pour approuver ses incantations.

—Et que Saingön soit toujours souverain pour gouverner et hériter de tous les bienfaits du Très-Haut, aujourd’hui et à l’infini des jours.

« Amen » aurait sans doute dit la bête, si elle avait été douée de parole.

Elle se contentait de remuer les épaules avec un peu plus d’entrain. Tout son corps bougeait, flasque comme une mamelle gorgée de lait. Le sorcier caressait la tête de son protégé. Ou de son maître, nul ne savait.

Tel était le spectacle livré à quelques hommes de la tribu qui passaient devant la case du vieux sorcier, un après-midi des vêpres, prenant un raccourci pour se rendre au presbytère. Les visiteurs ignoraient s’ils avaient surpris Saingön en train de jouer avec sa bête ou s’il ne feignait de les ignorer que pour les impressionner.

Pour Dredreth, un homme reclus et sans histoire, cette scène confirmait les dires de ceux qui avaient déjà vu le sorcier réaliser d’autres extravagances. Un jour, disait-on, il avait croqué le bourgeon de la cime d’un sapin colonnaire sans le toucher des mains. Par des incantations, il avait obligé l’arbre majestueux à ployer jusqu’à sa hauteur, rien qu’en le fixant des yeux. À la tribu, on lui attribuait d’autres actes méphistophéliques. Tout le monde craignait ses pouvoirs. Et cet après-midi du jour du Seigneur, il nourrissait son totem, les yeux enfoncés dans leurs orbites comme au centre d’un halo. Il en était de même pour le lézard : ses yeux illuminaient d’un vert fluorescent le coin des secrets, derrière le poteau central. La case tout entière était colorée de cette lueur fantastique. Seul le visage de Saingön demeurait d’un noir absolu.

Entre lui et son reptile, un bol rempli d’un liquide sombre était posé sur une assiette tapissée de plumes et de duvet de volaille. La bête lapait goulûment l’offrande de sa langue fourchue. Et à chaque parole du sorcier, l’animal levait la tête et agitait ses épaules d’un soubresaut qui dévalait en cascades à travers son corps flasque.

— Chut... fit Ficahlu qui épiait le vieil homme depuis un moment.

— Qu’y a-t-il ? chuchota Cilako.

— Le vieux Saingön et son lézard. Son boucan<sup>1</sup>. Il le nourrit.

— Je n’ai jamais rien vu comme ça, s’étonna Cilako.

Les autres spectateurs demeuraient bouche bée, se demandant sous quel ciel ils se trouvaient.

— Passons !

Et l’air faussement détaché, Ficahlu s’avança en sifflotant. Les autres le suivirent.

Le sentier qui courait derrière la demeure du vieil homme les mena vers la petite porte de la case. Le mamala<sup>2</sup>. De ce point de vue, la scène n’avait rien de comparable. Le vieil homme lisait paisiblement sa bible. Il était allongé sur sa natte, comme pour profiter du vent qui faisait frémir sa chevelure hirsute. Alors qu’il s’étonnait de les voir passer, ils lui dirent qu’ils

---

<sup>1</sup> *Boucan* : fétiche, gri-gri.

<sup>2</sup> *Mamala* : petite porte de la case qui donne accès directement au fond de la case, derrière le poteau central. C’est la porte des femmes.

allaient au service dominical de l'après-midi. D'un air étourdi, il leur demanda quel jour on était. Puis il les pria de ramasser des pommes kanak et de couper le bananier dont les fruits mûrs attiraient la convoitise nocturne des roussettes. Ficahlu lui répondit qu'il le ferait à son retour d'Eika. Puis les visiteurs repartirent.

Le lundi, la grand-mère Wadrimë revenait de We, et Fegina devenait, une fois de plus, le centre des opérations stratégiques de « la grande distribution ». Toutes les familles des alentours le savaient. Les enfants arrivaient de partout et s'agglutinaient autour de la case de Fegina comme des abeilles sur une fleur de pommier kanak. Ils attendaient le grand partage. Ils avaient vu la navette passer sur la route.

Lorsque la vieille femme descendit du bus, ils se pressèrent autour d'elle, puis la suivirent jusqu'à sa maison après s'être partagé ses fardeaux. La mère poule et ses poussins. La grand-mère retira alors la robe popinée qu'elle avait portée pour aller toucher son mandat à la poste, et les enfants se regroupèrent en cercle. Face à elle, si possible. Une pomme sortit d'un paquet sous les regards envieux. Personne ne parlait, ou alors à voix basse.

La voix des rapporteurs s'éleva soudain au milieu des murmures :

— Grand-mère, tu sais, Hnatu n'a pas obéi la dernière fois. Il n'a pas voulu aider maman à couper du bois pour la maison. Mais il mange toujours beaucoup alors que le docteur lui a dit de manger moins.

— Oui, mais toi aussi, tu n'obéis pas non plus. En plus, tu marches avec les grands. Grand-mère, lui et les grands garçons ont volé des pastèques dans le champ de grand-mère Pamani.

Et ce fut à nouveau le brouhaha dans la case. Wadrimë dut élever la voix pour imposer le calme et séparer les enfants qui allaient en venir aux mains. Quand le silence fut à peu près revenu, la grand-mère prit la parole pour sermonner son monde. Le cercle se reforma tout autour d'elle.

— Je vous ai déjà dit que ce n'est pas bien de désobéir. Dieu, de là où il se trouve, voit tout. Et il peut intervenir pour nous récompenser ou nous punir. J'ai vu Qahe, le responsable de l'école du dimanche. Il a dit de reprendre Hnatu parce qu'il a volé des pastèques chez sa grand-mère. Ça, c'est parce qu'il marche toujours avec les grands garçons. Hnatu, il faut que tu arrêtes.

Hnatu était au bord des larmes. Mais il se retenait par peur d'être qualifié de femmelette.

La grand-mère se tourna vers un autre garçon.

— Vous devez prendre exemple sur Jönelai. Lui, il aide sa grand-mère à mouliner le café. Il va au magasin quand on le lui demande. Il rentre vite après à la maison pour se baigner et faire ses devoirs du lendemain. Sa mère me l'a dit dans le petit marché, à côté de la poste.

Le silence tomba sur l'assemblée. Les regards n'étaient pas tournés vers le garçon cité en exemple, mais vers la poche de pommes. Combien ? Même pas une dizaine ! Mais les pommes seraient bientôt coupées en fines parts et chacun emporterait son morceau chez lui, tout joyeux, pour le manger ou pour le montrer aux autres membres de la maisonnée. Au cours de la sainte cène, les enfants de la maison recevaient des parts égales à celles de tous les autres. S'il en restait, elles seraient mises de côté et les enfants seraient appelés pour un autre partage, un autre jour.

Mais, pour l'heure, les enfants ne pouvaient se détacher de la grand-mère qu'ils voulaient encore remercier, à qui ils rapportaient d'autres bêtises, ou bien pour corriger les dires des uns

---

<sup>3</sup> Eika : presbytère.

<sup>4</sup> Robe popinée ou « robe mission » : imposée aux femmes kanak au moment de la colonisation, et aujourd'hui portée par toutes les « femmes du monde ». Elles sont à la mode.

<sup>5</sup> Reprendre Hnatu : le gronder.

et des autres. D'un air sévère, Wadrimë prévenait que les coupables n'auraient pas droit à ses présents lorsqu'elle retournerait à We pour toucher le mandat du mois suivant.

La menace revenait comme un leitmotiv, mais les enfants s'en fichaient. Ils supposaient qu'elle aurait bientôt tout oublié et comptaient sur l'amour qui irriguait son cœur et qui la conduirait toujours à partager équitablement ce qu'elle achetait pour eux. L'existence de la vieille femme n'était que don de sa personne et de son temps. La coutume est toujours là pour rappeler à tout le monde que l'amour est au-dessus de tout.

Fegina était le carrefour des commérages. Aussi variés que riches. De l'enfantin au plus sale. Du plus sobre au plus sombre. De toute sorte et de toute la tribu. Tout le monde connaissait la petite histoire du moment, prétendant que le malade de la famille voisine avait eu droit à une petite gâterie de la part de l'infirmière venue lui administrer des soins dans son lit médicalisé. Une petite fille qui vivait là-bas avait demandé à sa mémé s'il était bien de boire quelque chose dans l'entrejambe d'un homme. L'aïeule avait sursauté avant d'envoyer son époux vérifier les faits. Il constata que la gamine n'avait rien inventé. Pour justifier son excès de tendresse, l'infirmière avait aussitôt annoncé qu'elle voulait épouser son malade. Elle voulait surtout éviter d'être la risée des commères.

La grand-mère rétorqua que des petits de leur âge ne devaient pas parler de ces choses-là. Elle expliqua que l'infirmière, épuisée par sa tournée, s'était sans doute assoupie sur son malade. Personne n'osa mettre sa version en doute, mais les sourires qui ornaient les petits visages disaient ce qu'ils en pensaient. Ils n'étaient pas si innocents que ça.

Les plus petits s'intéressaient surtout aux anecdotes qui les concernaient. Sans surprise, Xenie rapporta que Lemuel avait uriné sur le docteur venu à l'école pour la visite médicale. Les maîtresses et les infirmières avaient dû se mettre à plusieurs pour maîtriser la colère du médecin. Xenie avait plus peur de l'homme que de ses ustensiles médicaux. La blancheur de sa peau lui évoquait le souvenir de ses tantes et grands-mères, parties loin à Igilan, et disparues à tout jamais. Influencé par des pensées d'un autre âge, l'enfant craignait qu'elles n'aient été mangées par les méchants Blancs.

Ijehe était le plus gentil. Il avait la sympathie de tous et n'exigeait aucune attention particulière. Il allait aux quatre vents avec la lenteur de son âge. Quatre ans. Les enfants l'avaient surnommé *Numéro onze*. On rapporta à Grand-mère qu'il laissait couler sa morve, même à l'école, et que Maîtresse n'arrêtait pas de le renvoyer aux vestiaires pour qu'il aille s'essuyer. On ajouta que le jeune rebelle prenait un malin plaisir à ne pas faire sa toilette correctement, afin d'échapper aux cours. L'affaire avait inspiré une chanson aux autres écoliers. Elle racontait la mauvaise posture d'un morveux devant une belle demoiselle dont il aurait voulu faire chavirer le cœur. Par snobisme, on la chantait en deux langues, en Drehu et en Nengone, et en canon : « Kōlöiniö numero ooz, pitrona sasi koi hmunë ngo xoungefe webehngod. » Ces paroles étaient pleines d'ironie. Ceux qui ne connaissaient pas leur origine supposaient qu'elles avaient été composées pour la gloire d'un joueur de football portant le maillot orné du onze. Ils ignoraient que *webehngod*, en langue de Maré, se traduit par *morve* en Français !

Lors de la découpe des pommes, chacun se devait d'être présentable. L'allure d'Ijehe posait toujours problème. Pas seulement en raison de l'épaisse tache gluante qui allait de son nez à ses lèvres, mais aussi pour les reflets douteux qui ornaient les revers de ses mains. Les traces de morve mal essuyées y brillaient comme des écailles de bête au soleil. Malgré tout, c'était toujours à lui que revenaient les meilleures parts, tout comme l'affection des autres enfants. Mais, avant la distribution, il est envoyé au robinet pour y faire sa toilette, sous la garde des plus grands, portant dans ses bras le grand coq de la maison, *Hanying*. Ijehe titubait sous la

---

<sup>6</sup> *Igilan* : England, Grande-Bretagne. Le cadre spatio-temporel des contes est toujours situé loin, pour faire rêver et endormir rapidement l'enfant.

<sup>7</sup> « Je t'aime numéro onze, je te désire toujours plus, mais ta morve me répugne. »

charge, si bien que les deux grandes filles, Georgette et Annah, devaient l'assister sur son parcours. L'une lui tenait la main tandis que l'autre portait le volatile.

Le partage est un exercice particulièrement difficile parce qu'il crée des tensions dans chaque parti. Celui qui reçoit est conscient du pouvoir et des intentions de celui qui donne. Il se sent en position d'infériorité. La sincérité dans les coutumes exige cependant que l'on déplie tous les dons devant l'assemblée pour que chacun puisse constater leur valeur. C'était Wadrimë qui assurait le partage des bonbons, des pommes et des gâteaux. Chaque paquet était ouvert devant les yeux de tous. Tous les enfants se pressaient autour de la matrice. Au moment du partage, tous étaient considérés comme de la famille. Sans distinguo. Les enfants de la maison savaient très bien qu'ils n'auraient pas droit à un traitement spécial.

À Fegina, le discours n'avait toujours que deux objectifs : sermonner les récalcitrants et louer ceux qui avaient un comportement correct. Le sens de l'éducation comptait avant tout.

Une ombre vint soudain s'encadrer dans la porte. Le nom de « Saingön ! » fut crié et ce fut la débâcle. Une envolée d'oiseaux dont il ne resta que Ijehe, la grand-mère et le coq. Le sorcier se tenait devant eux.

— Par tous les saints ! s'exclama Wadrimë. Quelle pelle t'a sorti de ta tombe de Hnatro, Saingön ? Tu devrais changer de comportement. Tu fais peur aux enfants. Faudrait crucifier une nouvelle fois le Christ pour te sauver du feu purgatoire. Je te jure. Tu ne te caches plus pour faire les choses de la nuit en plein jour. Les garçons t'ont vu hier. Ils l'ont dit.

— Fille de mon oncle, je n'ai fait que lire le livre des Saints ces temps-ci. Que le Très-Haut m'en soit témoin. Sur ta tête, je le jure.

— Arrête de jurer sur ma tête.

— Mais sur la tête de qui, alors, veux-tu que je jure ? Tu es plutôt drôle, toi, hein ?

— Ben, ne jure pas. Pff ! En plus, tu ne m'as toujours pas donné de rejet du bananier poingo que tu as arraché en cachette derrière les sanitaires. Tu vois, nous ici, nous n'avons plus de souches, ni à la maison ni dans nos champs, à cause de toi. Faudrait que tu nous en ramènes pour faire repartir la variété chez nous.

— Vous l'aurez à mon retour de coutume.

— Comment ! Tu veux déjà partir ? T'as même pas l'âge ! C'est la chose que tu fais en cachette qui travaille ton corps<sup>8</sup>. Saingön, regarde-toi dans une glace. T'es très jeune et même beaucoup moins âgé que moi. Mon Dieu ! De qui tu as hérité ces pratiques maléfiques ? Tantine, elle ne s'adonnait pas à ces choses-là que je sache... mon Dieu, là-haut. Va à la cuisine, les filles vont tirer à manger pour toi.

— Merci. Il est plutôt joli, le coq.

— Oui, mais il a un mauvais nom. J'ai oublié comment les gosses l'appellent.

— Hanying<sup>9</sup> ! intervint Ijehe, tout fier, en caressant la crête tombante de son animal fétiche.

— Couché, toi<sup>10</sup> ! Allez ! Va à la cuisine avec le petit et sa bestiole. À tout à l'heure.

Après cette visite, Ijehe, le tout dernier de la maison, tomba malade. Son corps enfla tel un ballon. À la maison, tous les membres firent le lien avec le passage du sorcier. Les esprits s'enflammèrent. Wadrimë se rendit même chez son cousin pour lui demander des explications

---

<sup>8</sup> À Drehu, les neveux et nièces n'ont pas le droit de cueillir des fruits des arbres de chez leur oncle maternel (ou de la famille de l'oncle) au risque de faire mourir la plante.

<sup>9</sup> Saingön veut dire « quand je serai mort ». La coutume des morts revient aux oncles utérins.

<sup>10</sup> Dans la société kanak, les oncles et tantes maternels jouent un rôle très important pour leurs neveux et nièces. Par extension, leurs époux/épouses et leurs enfants entretiennent également une relation particulière vis-à-vis de ces neveux et nièces. Cette relation fonctionne normalement sur la base d'un respect et d'une familiarité qui permet une plus grande franchise dans les propos échangés. Mais, bien souvent, la franchise l'emporte sur le respect.

<sup>11</sup> *Hanying* signifie « chéri(e) » avec une connotation sexuelle. Ce mot est tabou entre frère, sœur, cousin et cousine.

<sup>12</sup> « Tais-toi ! »

sur la maladie de son petit-fils et sur la disparition mystérieuse du coq de la maison. Tout le monde bouillonnait de colère et de tristesse.

Plus tard, voyant que le vieux sorcier n'était pas à la maison depuis quelque temps, la famille proche s'en inquiéta, et surtout la vieille Wadrimë qui regretta ses dernières paroles à l'égard de son cousin. Sa grande fille mariée à Mucaweng, une tribu du nord de Drehu et qui s'était jointe aux recherches, se fâcha. Elle s'en prit à sa mère, l'accusant d'avoir proféré des mots qui s'étaient transformés en actes. La maman de la maison avait maudit leur oncle. Parmi tous, Mucaweng faisait exception en accordant à Saingön une place dans son cœur. Elle méprisait les médisances dont il était l'objet au sein de la tribu.

La brigade de We fut alertée. Des recherches officielles furent lancées. Mais aucun résultat ne fut concluant après plusieurs semaines, ni même après plusieurs mois.

La dernière personne qui s'était rendue au domicile du disparu était Ficahlu. Il avait coupé le régime de bananes que Saingön avait proposé aux hommes de la tribu, lors du dimanche des Vêpres. Il fut convoqué à la brigade. Mais à Hunöj, le coupable était déjà tout désigné, même s'il n'était retenu en garde à vue que pour une audition. Les petites querelles et les récits de vie enfouis depuis des générations allaient refaire surface. On apprit que Ficahlu rendait régulièrement visite au vieil homme. Pendant les événements de 1984, ensemble, ils avaient fracassé les urnes des élections avant de séquestrer le sous-préfet de l'île. Les soirs de cette même période, ils faisaient le tour du district de Löss à pied, pour ramasser des crabes de cocotier sur les routes du littoral. Leurs actions étaient alors approuvées par tous, même si certaines mauvaises langues affirmaient qu'ils se rendaient aussi à Nouméa certains soirs pour regarder des films pour adultes.

— La parole est à vous, M. Gaiahmo.

— Ce sont les gens de Hunöj qui disaient que le tonton faisait son Batman<sup>15</sup>. Il empoisonnait tout le monde. Je voulais régler le problème.

— À votre façon.

— C'est Mesup...

— Non, c'est vous qui avez tiré.

— Je suis allé chez lui, le soir des vêpres... euh... avec les autres...

— Non, avec votre frère, comme vous le dites dans vos dépositions. C'était un jour de la semaine...

— Oui.

— Continuez.

— Je lui ai mis une balle de 5.5 entre les yeux. Euh...

Il ânonna ensuite quelques mots avant de tomber dans le silence.

Le juge eut beau tenter de lui extraire d'autres paroles pour mieux comprendre son geste, Gaiahmo ne répondait plus. Ni par de petites phrases, qui n'auraient de toute façon rien expliqué, ni par des gestes de la tête, ni par des expressions du visage, ni par des raclements de gorge, comme le font les bêtes. Rien. Il demeura obstinément muet jusqu'à la fin de l'audience.

L'avocat, hochant la tête comme un oiseau et balançant les bras le long de son corps, expliqua à l'audience comment il voyait les choses. Certes, les faits étaient horribles. Mais il ne s'agissait après tout que d'une malheureuse conséquence des addictions du prévenu. Les principaux coupables étaient l'alcool et le cannabis. L'homme n'était pas responsable de son acte. Avec les avocats, personne n'est jamais responsable de rien.

Gaiahmo avait été recueilli par ses grands-parents. Ses parents se livraient à la vente et à la consommation de produits illicites. Ils s'étaient séparés à cause de l'alcoolisme, quelques jours à peine après sa naissance. Gaiahmo fut bientôt confié à l'assistance sociale qui le plaça dans moult familles d'accueil. Instable, il céda à son tour à l'alcool et à la délinquance. Il fit

---

<sup>15</sup> Par magie, il s'envolait avec l'aide de son boucan pour répandre le mal.

quelques séjours au Camp-est<sup>14</sup> par intermittence et au gré des petits délits contre lesquels il essayait pourtant de résister. Un jour, le jeune homme succomba aux charmes d'une religion dont la pratique allait à l'encontre de sa propre culture. Des prédicateurs-prédateurs le convainquirent qu'il avait déjà sa place dans les cieux, parmi les élus assis à la droite de Dieu. Selon eux, il était de son devoir, en tant qu'homme juste, d'être à son tour adepte du prosélytisme. Tout cela ne fut pas suffisant pour son salut, à en croire les allers-retours qu'il continua de faire entre l'île de l'oubli<sup>15</sup> et les familles d'accueil.

—Après la soirée d'anniversaire d'un cousin, Gaiahmo et Mesup se sont rendus chez leur oncle pour « régler son problème », selon leurs dires. Ils avaient emprunté un fusil de calibre 5.5 à un dénommé Jules, chasseur de la tribu. Ce fusil est exposé-là, devant vous. Gaiahmo a appelé son oncle qui, par hospitalité, lui a ouvert sa case. Le pauvre homme n'a pas eu le temps de parler, aveuglé par le faisceau lumineux de la lampe halogène que voici, en plein visage. Son neveu l'a aussitôt pris pour cible. Entre les deux yeux, comme il l'a dit. La suite s'est déroulée à *Naoci*. Une crevasse dans le sol, un réservoir naturel d'eau. Les deux hommes, animés par le désir de défendre une cause juste pour la tribu, et emportés par une consommation excessive d'alcool et de stupéfiants, ont immergé le corps après l'avoir ouvert et empli de pierres pour s'assurer qu'il coule. Ils ont ensuite réparti de la mousse et des algues à la surface de l'eau pour parfaire leur crime.

Mais Gaiahmo n'était plus là pour écouter ce que l'on disait de lui et de ses actes, ni pour regarder sa famille en face, sur les chaises de la première rangée. Un simulacre de malaise l'avait saisi. Mesup, quant à lui, n'était pas venu à l'audience. Il n'était pas responsable, il avait seulement aidé son cousin à se débarrasser du corps de la victime.

Après les réquisitoires et les allégations des uns et des autres pour que la vérité soit dévoilée comme de juste, tout le monde eut pitié de Gaiahmo. Le palais de justice parvint à faire triompher la « vertu ». La victime n'était pas le mort, béni soit son âme, comme disent les pratiquants. On était parvenu à tout renverser !

Dans la première rangée de la salle d'audience, Wadrimë regardait fixement le box vide des accusés. Sa pensée vagabondait. Sa haine envers Saingön s'étiolait. Sa dernière rencontre avec lui avait donc été celle des adieux, se dit-elle. Elle se désola que Gaiahmo ait quitté sa place et ne puisse plus suivre son procès, ni même dire une petite parole de pardon à la société. Le souvenir de Saingön lui revint alors en force et tomba comme un écran sur ses paupières. Il lui avait offert une tige de fleur de rosier quand elle était enceinte de sa fille, la maman de Ijehe. C'était une nuit sans lune de la Saint-Valentin. Saingön avait frappé à la porte. Elle lui avait proposé l'hospitalité, comme de coutume. Il était un peu échauffé, baignant encore dans les étourdissements vaporeux des lendemains de fête. Il lui apportait une fleur de rosier qu'il avait d'abord destinée à son épouse, Béatrice, encore vivante à l'époque. Pour faire comme les Blancs, avait-il dit. Mais Béatrice était allée respirer un autre parfum, cette même nuit, le laissant seul avec sa fleur, sa bonne cuisine et ses bonnes intentions. Harassé de solitude, Saingön était sorti pour se rendre chez sa cousine. Wadrimë savait que le reste de sa famille ne valait pas grand-chose. Lorsque plus rien ne va, c'est vers la maison des oncles maternels qu'il faut se tourner pour trouver refuge. C'est toujours une source intarissable de bonté.

Au premier chant du coq, quand ils se virent pour le petit déjeuner, Saingön parla ouvertement à Wadrimë. Il n'avait plus rien à faire de Guava<sup>16</sup>, son épouse. Elle pouvait partir de la maison. Définitivement, si elle le voulait. En fin de compte, c'est ce qui arriva. Sa dame s'en alla bel et bien, sans dire un mot. Saingön demeura seul, optant pour l'autre manière d'aimer. Toute la tribu connaissait la suite. Amère.

<sup>14</sup> Prison de Nouvelle-Calédonie.

<sup>15</sup> L'autre appellation de la prison de Nouville par la jeunesse du pays, surtout dans les dédicaces radiophoniques.

<sup>16</sup> *Guava* et Béatrice désignent la même personne. La colonisation exigeait le port d'un prénom blanc (français) du calendrier pour en faciliter la diction.

Quand la porte de la salle d'audience s'ouvrit et que le vent s'y engouffra, le juge interrompit son discours. Son regard attiré par la lumière se mit à suivre la silhouette de Ijehe qui entrait avec son grand coq dans les bras, comme s'il portait une peluche. Wadrimë sursauta puis se leva précipitamment pour aller à sa rencontre. Elle lui ouvrit ses bras et pleura.

# VIVRE ENSEMBLE ET MOURIR À XUJO

*Traits caractéristiques des personnages :*

**Boaougane** : La plus âgée de toutes les femmes, a connu toutes les guerres<sup>17</sup>. Plus de la soixantaine. La matrice. Son âge lui confère tous les droits et la place au-dessus des autres. Elle peut se permettre des excentricités comme dire du mal d'un clan ou de la coutume. S'il y a une décision importante à prendre au sujet de la vie communautaire, son avis est primordial. Elle est lourde d'âges et de liens sociaux. À la différence de Tchuké, elle n'aime pas les gens des îles<sup>18</sup>. Mais ça, on ne le dit pas.

**Tchuké** : De la même génération que Boaougane. Elle a quelques mois de moins, mais ces deux dames sont très proches l'une de l'autre. Elles sont si complices qu'elles ont acquis des automatismes langagiers. Une communication implicite les lie. Elles ont vécu à peu près les mêmes souffrances, des sévices sexuels de la part de proches qu'elles « ont toujours su taire ». Une manière d'assumer qui leur a été transmise par la génération d'avant. Elles sont des femmes de la tribu, mariées dans la tribu même. Elles connaissent très bien les rouages des réseaux qui lient les clans entre eux.

**Paulette** : Elle n'est pas de la tribu<sup>19</sup>. S'il y a une dame éclairée dans le groupe, c'est elle. Elle a des connaissances au sujet des droits des femmes. Elle a la quarantaine. Une femme moderne assise entre les deux cultures (occidentale et kanak). Elle a le statut de l'éternelle étrangère. Dans les discussions importantes, les femmes comme elle doivent toujours se justifier compte tenu de leur statut d'« arrivant », comme si leur mariage (coutumier ou non) ne leur donnait aucun pouvoir décisionnel. L'éternelle étrangère dans la tribu. Pour autant, ce statut n'est pas un frein dans la communauté. Elle est plus libre que Boaougane et Tchuké (qui sont attachées<sup>20</sup> par les liens claniques). En cas de conflit, elle peut jouer la médiatrice entre les générations. Un jeu d'équilibriste.

**Gina** : La trentaine. Elle est très belle. Fougueuse et dans la fleur de l'âge. C'est une fille naturelle, originaire de la tribu, et qui est devenue fille-mère à son tour. Elle a quitté le collège sans regret malgré un bon niveau scolaire. Elle aurait pu réussir.

**Daxun** : Une très jeune fille encore en âge d'aller à l'école (école primaire). Mais elle a décroché. Ses parents ne s'en occupent pas. Elle est toujours en compagnie de ses grands-parents, surtout de sa grand-mère, qui ne se pose pas de questions à son sujet.

**Sinako** : Trentaine. Elle et Gina n'ont rien à faire des liens de la tribu. Elles font tout ce qu'elles peuvent pour les ignorer. Elles sont très modernes et très libres. Les liens claniques et la coutume sont pour elles des choses caduques et aberrantes.

**Points communs entre les femmes** : Elles ne sont pas allées plus loin que la classe de troisième. Certaines d'entre elles n'ont pas fréquenté le collège. Toutes ont été formées par la vie, plus que par les études. Sans doute parce qu'elles n'ont pas eu de modèles de réussite. Elles sont au courant de tous les potins de la tribu. Elles ne se préoccupent pas d'avoir un travail salarié. Elles se contentent de la pêche et des revenus de leurs maris.

---

<sup>17</sup> Les souffrances de la jeunesse.

<sup>18</sup> Îles Loyauté de Nouvelle-Calédonie : Lifou (Drehu), Maré (Nengone), Ouvéa (Iaai), Tiga (Toka-node).

<sup>19</sup> Même si elle est de Gatope, une tribu de la région, elle est considérée comme une femme étrangère.

<sup>20</sup> Emprisonnées. Condamnées.

*Le lavoir de Lonis à Oundjo<sup>21</sup> est un lieu de rencontre pour laver le linge, attendre la poste-mobile ou tout simplement se donner des nouvelles. Un carrefour des quatre vents que tous affectionnent, et plus particulièrement les femmes. Elles y échangent tout ce qui peut s'échanger, et surtout des paroles. Elles échangent pour tuer le temps qui ne meurt jamais. Bien au contraire ! Plus vigoureux que jamais, il les engloutit dans son sillage mortifère.*

**Boaougane** : (...) Paraît qu'une jeune dame emménage dans l'autre case du vieux Doui, celle à côté du magasin de chez Drikone<sup>22</sup> ?

**Tchuké** : Elle s'appelle Babinema...

**Boaougane** : Gagné, le vieux Doui, ha ha ha ! (*Silence.*) Comment ? Babinema ? Euh... Bizarre ! Ce n'est pas de chez nous, mais c'est joli, Babinema, Babinema...

**Tchuké** : Elle vit toute seule avec son gosse de sept ans. Son homme l'a plaquée, c'est triste.

**Paulette** : Sale connard de mec, va !

**Boaougane** : C'est vrai, surtout que la petite est vraiment très belle, vous savez ? Je l'ai vue au magasin en compagnie de Gina. Elles allaient à l'école pour la journée des parents d'élèves, samedi matin. Je ne savais pas qu'elle était la personne qui s'installait par là-bas.

**Paulette** : Son type la battait tout le temps. Tchuké, donne-moi le savon, s'il te plaît. C'est le tricot de sport de Julie. Regarde comme il est sale ! Mon Dieu ! Ces enfants ! ...

**Boaougane** : Je me demande ce qui a bien pu la motiver à venir par ici. Il y a deux ans, à la même période, une femme nous était arrivée de Gomen. Elle n'est pas restée longtemps. Elle collait Kiki, le fils de Julietta. Ils s'aimaient très fort. Il fallait les voir. Deux tourtereaux. Ça n'a pas duré. (*Silence.*) Gisèle..., voilà, je cherchais son prénom. Elle est repartie parce qu'elle ne s'entendait pas avec sa belle-mère.

**Tchuké** : Ah ! Gisèle. Tu parles... Normal. Tout le monde l'appelait « La Girouette ». Tu vois Rosemonde ? c'est elle qui lui a donné ce surnom. Elle collait le fils de Julietta pour son fric. À l'époque, Kiki, il travaillait à Wazengo. (*Silence.*) Quand le chat n'est pas là ! ...

**Boaougane** : Mère de Dieu ! Tu veux dire qu'elle le...

**Paulette** : Arrête, Boaougane ! Kiki, il était aveuglé par sa trop grande passion. Gisèle, c'était sa première liaison. Ils se sont connus à la soirée de l'école du village à l'ancienne mairie. Comment ce pauvre cœur pouvait résister à la vague scélérate ? Gigi, quand elle s'habille pour aller au bal... Ce n'est pas pour rester au comptoir. Faut voir ! Attention que la piste est trop petite. Et ça tourne, et ça balance... Elle danse. Tu penses, les hommes... c'est pas du solide, ça ! Une feuille à tabac qui se colle pour rien sur la langue...

**Boaougane** : Ces femmes, houlala ! !

**Tchuké** : Ben ça !

**Boaougane** : Je vois. (*Silence.*) Paulette, t'as l'heure ? Je dois aller faire à manger pour la belle-mère du fiston. Ça veut inviter la belle-famille à la maison pour faire joli, mais ça n'est pas capable d'assumer. Pff ! Elle est tout le temps seule, la vieille. Et le petit garçon dort dans le salon. J'ai peur qu'il pleure en se réveillant.

**Paulette** : Neuf heures.

**Boaougane** : Neuf heures ! ... Hmadjan ! Tiens ! Voilà l'autre saleté de gosse. (*Elle gronde Gina.*) Quand est-ce que tu nous amènes ta nouvelle amie ? Paraît qu'elle ne parle pas beaucoup ? Viens-t'en, raconte-nous un peu ta Babinema. Très timide n'est-ce pas ? Ça veut !

**Gina** : Bonjour, vous ! (*Elle danse trois coups sur le plancher.*)<sup>23</sup> La miss ? C'est l'ancienne petite amie de Geoffrey. Voyez Francis, le nouveau conducteur des bus Dubois ? C'est son

<sup>21</sup> Oundjo (ou Xujo) : seule tribu kanak desservie par la RT1 de Nouméa à Poum.

<sup>22</sup> Drikone : Diacre.

<sup>23</sup> Elle danse trois coups : donner trois coups de pieds rythmés sur le sol, comme pour danser.

frère. Maintenant, ce n'est plus Dubois, c'est *Car RAI*<sup>24</sup>. Ils ont eu un petit garçon, Siméon, et après il l'a laissée tomber. Ils ne se voient plus, et ça fait plus de six ou sept ans. Maintenant, Geoffrey a deux enfants avec sa femme, Ida. Elle est aussi belle que Babinema, seulement, elle est plus jeune. Et ça ? Pour les hommes, c'est un plus, il paraît.

**Paulette** : Ça compte... Et puis ?

**Boaougane** : Et puis ?

**Tchuké** : Eh bien, tous les hommes préfèrent les jeunes. Plus jeunes, elles ont quelque chose de plus. De plus que nous, il paraît. Quoi ? Chépa vous. <sup>25</sup> (*Elle regarde autour d'elle et rit. Et toutes les femmes se mettent à rire.*) C'est pas comme avec nous. Elles sont plus souples les jeunes filles (*et elle rit très fort.*) Nous, nous sommes de vieilles marmites. Fini temps. <sup>26</sup>

**Paulette** : Ah... par contre, moi, ça m'intéresse. Je pourrais faire la même chose avec les hommes d'une vingtaine d'années. Il faut rendre la monnaie !

**Boaougane** : Facile à dire. Je n'y arriverais pas, moi. Je ne pourrai jamais m'imaginer avec un homme qui n'est pas le papa de mes enfants ! (*Silence.*) Houlala... moi mort. <sup>27</sup>

**Paulette** : Tu dis ça parce que t'es coincée, hein ? Ida, oui, elle est très jeune et très belle. Miss joue beaucoup sur ce côté pour tirer les hommes par le bout du nez. Un jour, elle est sortie avec son collègue de travail. Un javanais. Et même qu'elle fait ça avec tout le monde. C'est pour les pièces. <sup>28</sup> Il paraît. Bien fait pour Geoffrey.

**Boaougane** : Qui c'est Ida ?

**Paulette** : Elle travaille comme secrétaire à la Province<sup>29</sup>, à Koné, mais dans quel service ? ... (*Silence.*) C'est la fille de l'ancien pasteur de Noelly.

**Boaougane** : Ah, je vois. Une fille des Îles. Pas étonnant !

**Tchuké** : Tcha ! Mais qu'est-ce que t'as contre les gens des Îles, toi ?

**Paulette** : C'est pas vrai, ça !

**Boaougane** : Mais arrêtez ! On dit toujours que ces planches à voile<sup>30</sup> sont très en avance sur nous. Et tout le monde le dit. C'est eux qui ont apporté la Lumière<sup>31</sup>. Ça reste vrai, mais c'était avant. La descendance... (*Silence.*) la plupart sont malhonnêtes.

**Paulette** : Net<sup>32</sup> ! Beaucoup d'abus. Les enfants des pasteurs abusent de nous. Réfléchissez ! Combien de filles d'ici ont eu des enfants de la route<sup>33</sup> avec des garçons des îles, et surtout les fils de pasteur qui ont exercé dans nos tribus. On dirait que la mission pastorale donne le droit à leur famille de venir se servir chez nous. Ils se comportent en plus comme des gens d'ici. Ils ont fini par se sentir plus libres chez nous que nous-mêmes chez nous.

**Boaougane** : Grave ! C'est un manque de respect !

---

<sup>24</sup> Nom de la compagnie des bus de transport qui desservent la Grande Terre du nord au sud.

<sup>25</sup> *Chépa vous* : je ne sais pas ce qu'il en est pour vous, je ne sais ce que vous en pensez.

<sup>26</sup> Le temps est fini pour nous. Nous ne sommes plus à la mode. Les hommes ne s'intéressent plus à nous.

<sup>27</sup> *Moi mort* : je préfère mourir.

<sup>28</sup> Elle fait « ça » pour de l'argent. Elle se prostitue.

<sup>29</sup> Province Nord. Une des trois divisions de l'archipel de Nouvelle-Calédonie qui se compose des Provinces Nord, Sud et Îles.

<sup>30</sup> *Planche à voile* : Surnom moqueur que les gens de la Grande Terre donnent aux gens des îles Loyauté.

<sup>31</sup> L'Évangile de Jésus-Christ ou bien la bible que l'évangéliste tongien Fao a amené à Lifou en 1842. C'est l'arrivée du christianisme par la voie du protestantisme en Nouvelle-Calédonie.

<sup>32</sup> Vrai, j'adhère.

<sup>33</sup> Enfant naturel.

**Gina** : Attendez, là ! Nos frères aussi, ils se sont mal comportés. Ils ne se sont pas dérouillés pour trouver claquette<sup>34</sup>. J'en connais qui sont allés se servir insolemment en enlevant les filles de pasteur de Eika<sup>35</sup>. N'est-ce pas leur faire misère, ça ? Hein ! Et de deux, on n'avait qu'à ne pas ouvrir les jambes aux fils des pasteurs.

**Paulette** : T'es grave, Gina ! Non, mais... je n'aime pas comment tu parles. Nous ne sommes pas pareils, chez nous<sup>36</sup>. Nos coutumes ne sont pas les mêmes. Respecter chez nous, c'est laisser la famille seule, ne pas la déranger. Faut qu'elle soit libre de se sentir bien. Chez les îles, c'est manquer de respect que de ne pas aller vers les autres. Laisser seul quelqu'un dans son coin, c'est l'exclure.

**Gina** : Ah bon ! (*Très étonnée.*)

**Paulette** : Gina, mais y a même des filles qui se sentent obligées de se donner à un inconnu pour qu'il ne se sente pas seul la première nuit et même pour une fois seulement. Je t'assure.

**Toutes les femmes** : Oh ! (*Toutes sont suspendues aux lèvres de Paulette. Personne ne parle plus. Les femmes ont même cessé leur activité.*)

**Paulette** : Gina, y a des enfants qui naissent de ces rencontres par accident. Une manière de parler. Mais ça, on ne le dit pas. On a honte. On souffre, c'est tout.

**Tchuké** : Ah... oui. Forcément, quand on a des manières de voir la vie qui sont pas pareilles, on ne peut pas se comprendre. Purée !

**Paulette** : Encore moins s'entendre.

**Gina** : Un piège ! (*Elle cligne des yeux, comme si elle venait de faire une découverte.*)

**Boaougane** : Houlala, les îles ! Vous faites éich<sup>37</sup> les filles, comme dit ma petite Simone... et Babinema ?

**Gina** : Eh bien, Babinema a attendu que son ami revienne. Elle a fini par perdre espoir. Et puis, elle a couru les tribus. Tu parles ! Elle a besoin d'un mari pour aimer, mais surtout pour s'occuper de son fils. Mais aucun homme ne s'est jamais attaché à elle. Aucune sincérité. Elle a fini par se retirer tout à fait du monde parce que les gens parlent beaucoup à son sujet. Elle en souffre. Tous les deux ans, son fils et elle déménagent. Au fait, ils sont originaires de Poya, tout là-bas, d'une tribu dans la chaîne : Gohapin. Mais son nom vient de Gomen. Une ancienne tribu, aujourd'hui disparue sous les flots de la Youanga.

**Boaougane** : Mais t'en connais, ma sœur ! (*Silence.*) Je me demande ce que Rosemonde va encore lui trouver comme surnom. Marie-Josèphe !

**Tchuké** : Deux. « Vingt-deux heures » et « Vol plané ». Elle me l'a déjà dit.

**Boaougane** : Seigneur ! Dans le pays, qui ne connaît pas la sœur ? Toujours à l'affût. Avec sa bouche de feu pour briser des vies. Ce genre de filles me fait pitié. Babinema, elle ne doit pas faire la trentaine. Tout de même !

**Paulette** : Elle a eu son garçon très jeune. Grands Dieux ! Elle n'avait même pas terminé sa formation de comptabilité à Bourail pour exercer après à la mairie. Elle était promise à ce poste. Toute sa promotion le savait. C'était une jeune fille qui marchait très fort pendant ses années-collège à Tiéta. Elle a viré.

**Gina** : C'est ce qui arrive aux enfants qui n'écoutent pas. Un bel exemple à ne pas suivre, faut dire à nos fi... Hmadjan ! Le ramassage ! La poste, elle est fermée ! (*Elle lâche tout sur le plancher et s'en va en courant.*)

**Tchuké** : Vingt-deux que cette Gina va encore se faire tordre le cou par Robert. Vous savez pourquoi qu'elle panique ? (*Silence.*) Elle devait aller à la poste pour retirer des sous. Il faut

<sup>34</sup> Trouver chaussure à son pied.

<sup>35</sup> Presbytère.

<sup>36</sup> Chez nous (les Kanak) en Nouvelle-Calédonie.

<sup>37</sup> Éich : chié. Comme partout, les jeunes affectionnent le verlan.

qu'ils aillent aujourd'hui à Koné pour payer les impôts. Robert a demandé à son chef de quitter plus tôt les ateliers municipaux. Paraît que c'est aujourd'hui le délai. Mais à cette heure, la poste est déjà fermée. Gina... avec toutes ses histoires... c'est normal qu'elle oublie ce qu'elle s'était dit avec son *wet*<sup>38</sup> à la maison.

**Boaougane** : Y'a pas qu'elle qui oublie. Moi, quand je pars de la maison...

**Tchuké** : Oh toi ! (*Elle soupire.*)... et puis Gina n'a qu'à aller demain ou un autre jour. Ces hommes ! Faut qu'ils trouvent toujours des chichis pour nous faire des misères. C'est pas possible.

**Paulette** : La dernière fois, vous savez, Robert, il avait astiqué<sup>39</sup> Gina parce qu'elle parlait à Mérianne. C'était à la maison commune, juste après les fêtes de fin d'année, quelques mois seulement après leur mariage. Vous voyez, son œil gauche, il clignote. Même que l'autre saleté de gosse de Rosemonde lui avait donné « Clignotant » comme surnom.

**Tchuké** : Aouh, Jean<sup>40</sup> ! Pas dire. (*Silence.*) Oui, mais n'empêche que Robert l'aime très fort. Il lui avait même acheté une bague à dix-huit carafes. Elle nous l'a montrée.

**Boaougane** : Xwiou ! Ça veut dire quoi ça ? Ça veut faire comme les Blancs, cette mangeuse de manioc !

**Tchuké** : En plus, c'est même pas dix-huit cara... carafes. Le diamant qui était accroché à l'anneau est tombé tout seul dans les palétuviers. Pas loin du pont. Après le deuil de la vieille Marcelle, on était tout un troupeau de femmes à ramasser les nasses que Jojo et sa femme avaient posées la veille.

**Boaougane** : Haï tchakess ! C'est pas vous, ça ? Chercher endroit tout seul, fini gagné dans les palétu...

**Tchuké** : Tcha ! Couché, toi<sup>41</sup>, Jojo c'est mon cousin...

**Boaougane** : Aouh, pardon, vous.

**Tchuké** : Pas grave, Madame Robert, elle voulait faire sa fille-choc pour nous impressionner avec sa bague à dix-huit, je n'sais pas quoi là. C'était de la camelote. Oui. L'anneau avait déjà perdu sa couleur. Or. Elle avait dit.

**Daxun** : Carats, pas carafes ! ! (*Avec insistance.*)

**Tchuké** : Ferme-la, toi. Rentre pas dans la discussion des grands. Euh... Tu n'as même pas fini la bassine que je t'ai donnée tout à l'heure. (*Elle lui met une gifle.*)

**Paulette** : Euh... C'est comme dans les films. Voilà ! Les maris offrent des bijoux de grande valeur à leurs dames. (*Silence.*) Mais surtout à leurs maîtresses.

**Boaougane** : Tchuké, pourquoi Robert avait frappé Gina, à la maison commune, comme tu disais ? Il ne va tout de même pas donner des coups à sa femme pour avoir seulement parlé à Mérianne.

**Tchuké** : Boaougane, (*Silence.*)... pense bien. Mérianne avait fait le lien entre Gina et Poindé. Poindé, c'était sa montre<sup>42</sup>. Ils s'aimaient. Mais après, Gina s'est mariée à Robert, à cause de la parole de sa tante VTT.

---

<sup>38</sup> *Wet* : type, homme, mari.

<sup>39</sup> *Astiqué* : rossé, roué de coups.

<sup>40</sup> *Aouh, Jean !* : expression interjective.

<sup>41</sup> Tais-toi ! Le sujet fait partie des interdits et des tabous. On ne doit pas parler de son cousin ou sa sœur, ni de son oncle maternel.

<sup>42</sup> *Ce Wac*... watch = montre : La même heure en langue Drehu. Une expression pour désigner deux filles qui fréquentent le même homme. Pareillement pour deux hommes dont les agissements sont réglés au métronome d'une seule demoiselle.

**Boaougane** : Cette vieille sorcière ! C'est vrai ça ! Je ne l'ai jamais pifée. (*Silence.*) C'est ça, les îles<sup>43</sup>.

**Paulette et Tchuké** : Houlala, toi !

**Boaougane** : Ça n'est pas étonnant. Cette coutume vient de chez eux. Une coutume où les femmes doivent toujours tout supporter.

**Tchuké** : Tu n'aimes pas Grand-mère Zanako parce qu'elle est des îles, ou bien tu n'aimes pas la coutume qui vient de chez elle ?

**Boaougane** : Oh, les deux. Je vais dire... Daxun, aide-moi à déplier mon pied gauche. J'ai des crampes... (*Daxun lui donne la main.*) Voilà. Comme ça, ma fille. Merci.

**Tchuké** : Mais Boaougane, tu oublies que ton clan revit à cause de cette coutume. Tout de même ! Aucune fille de notre tribu ne voulait marier pépé Nanamina. Tout le monde lui faisait porter les maux de la Terre entière. Il ne fréquentait plus personne. Tout le temps à la chaîne. Maman me disait que certaines mauvaises langues racontaient qu'il faisait avec les animaux<sup>44</sup>. Tu sais, il fallait écouter ce qui se racontait chez les gens.

**Paulette** : Boaougane, c'est vrai ce que dit Tchuké. Gué Poapi m'avait dit la même chose. Il fallait écouter les gens se demander au marché de samedi quel chasseur a tué tel cochon sauvage ou tel autre gibier qui arrivait de la chaîne, là-bas. L'histoire a même gagné le village. C'était souffrance aux oreilles... rien qu'à entendre.

**Sinako** : Mais, si ça se trouve, c'est aussi vrai.

**Tchuké** : Toi ! Ferme-la ! T'es comme Gué Poapi, t'arrives pour faire le coq, tu claironnes sans demander le sujet de notre discussion. Va donc faire ton service !

**Sinako** : Fini temps, ma sœur. Arrête, j'arrive de l'école. En plus, il va faire nuit. (*Sinako jauge l'attroupelement d'un coup d'œil.*) (*Silence.*) Diane, est-ce qu'elle est avec vous ?

**Tchuké** : Mais Kalou<sup>45</sup>, on ne l'a pas vue, ou alors elle était-là, mais qu'elle est vite repartie.

**Sinako** : C'est qu'elle n'est pas à la maison. L'ambulance de Rémy est venue chercher Grand-père et bébé Jérémie est chez Gué<sup>46</sup> Virage. (*Silence.*) Tchuké, M<sup>me</sup> Pasteur veut te voir !

**Tchuké** : Aïe ! Les « mames »<sup>47</sup>. Elles vont encore me casser les reins. Une meute de chiennes enragées. C'est pas juste. La vieille Eseta va encore bien dérouler sa langue. C'est toujours à cause de toi, Boaougane, tu parles trop.

**Paulette** : Exact.

**Tchuké** : Je n'aime pas ça.

**Sinako** : Certainement qu'elles vont dire que Boaougane et toi avez manigancé un coup, surtout qu'à une heure, les gosses du ramassage ont croisé la voiture de Gérald. (*Silence.*)

**Paulette** : Le blanc qui travaille à la Sub<sup>48</sup> ? Keterewess !<sup>49</sup>

**Boaougane** : Aouh Jean !

**Tchuké** : Ça de wizz ! Hein Boaougane !

**Boaougane** : Couché ! ... Vos bouches ! Quelqu'un a un mob ? Non, non, je vais appeler de la maison. Purée ! Je n'arrive même plus à me déverrouiller les jambes. Daxun, ma fille,

---

<sup>43</sup> Les îles Loyauté.

<sup>44</sup> *Qu'il « faisait » avec les animaux* : qu'il copulait avec les animaux.

<sup>45</sup> *Kalou* : cousin germain ou cousine germaine, en langue Nixumââk.

<sup>46</sup> Grand-mère.

<sup>47</sup> Les mégères. *Mamares* est très usité dans la région, à la place de *commères*.

<sup>48</sup> Subdivision.

<sup>49</sup> *Keterewess* (ou *Hmadjan*, ou Ça de wizz) : Interjections. Expressions caractérisant une explosion de joie.

prête-moi la main et décroche mon sac du tronc du cocotier. (*Elle se lève et fait le geste de partir.*) Eh, vous-là, je vais rentrer. À demain.

**Tchuké** : À demain ? Quoi ! Pff ! T'as oublié ?

**Boaougane** : L'anús à Pasteur ! <sup>50</sup> Pardon Jésus ! Ah oui, j'allais oublier le bingo de l'autre sale race de Gina. Fais-moi rappeler ça, Daxun, ma fille. Allez, on rentre. À tout à l'heure, donc.

**Voix de toutes les femmes** : Taltoul, ma poule<sup>51</sup> !

---

<sup>50</sup> *Anus à Pasteur* : expression interjective. Dans le parler de tous les jours, les interjections ont très souvent un rapport avec les parties intimes.

<sup>51</sup> À tout à l'heure, ma poule !

# EKÖLÖINI<sup>52</sup>, L'AURORE DES SOLITUDES

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis leur mariage<sup>53</sup>. L'homme s'appelait Selima. La femme s'appelait Maselo. Ils s'aimaient très fort. Leur entente et l'harmonie de leur foyer plaisaient assurément aux notables de l'île. Selima et Maselo servaient de modèle aux jeunes qui fondaient un couple.

Ils vivaient à Mou, sur l'île de Lifou, une des tribus de Lösi, dans le royaume de Coo. Tout ceci eut lieu en mars 1875, peu avant le raz-de-marée qui fit déplacer la grande chefferie vers *Hnakej*, dans les hauteurs où elle se situe encore aujourd'hui.

Lorsque le temps des récoltes arriva, cette année-là, tous les habitants îliens tournèrent leur convoitise vers Maré. Tandis que certaines personnes s'émurent de la longueur des ignames que produisait l'île, et des grappes de fruits comestibles qui pendaient sur ses arbres, d'autres s'y étaient déjà rendus pour goûter à ces tubercules qui sentaient si bon.

À cette époque, certains piroguiers proposaient aux îliens épris de rêves et d'aventures de leur faire découvrir de lointaines contrées.

Un jour, quelques sujets du Lösi, animés par le rêve d'aller à Nengoné, se rendirent sur la plage de Mou, à *Ahmelewedr*. Leur désir allait être comblé. Ils allaient partir sur Maré, à bord de la barque d'un fils de notable du pays.

Le capitaine de l'embarcation, tout confiant, leva l'ancre.

Le temps était paisible, la mer calme.

Sur ce bateau en partance se trouvaient Selima et Maselo. Les passagers, tellement heureux d'appareiller, s'enivrèrent alors de vieilles comptines et de berceuses loyaltiennes, autant que du vent du large.

Lorsque l'île de Lifou eut entièrement disparu à l'horizon, le vent se leva et devint si violent qu'il transforma la mer en d'immenses montagnes de vagues. La voile se déchira et la barque se retourna, vulgaire brindille flottant sur le vaste océan. Certains passagers disparurent avec l'esquif. Les autres, ballottés par les flots déchaînés s'appelaient et se soutenaient mutuellement.

Selima nageait, toujours aux côtés de Maselo, son épouse. Ils s'encourageaient l'un l'autre dans l'épreuve. Leurs efforts et leurs encouragements réciproques les amenèrent ainsi, brassée après brassée, vers *Laliexuj*, l'îlot des cabris. Cet îlot était malheureusement difficile d'accès à cause des rochers abrupts qui le bordaient. Le courant, ignorant leur fatigue, les repoussait sans cesse vers le large.

Ils tentèrent de contourner l'îlot, espérant y trouver un endroit plus accessible.

En vain.

L'épuisement eut bientôt raison de Maselo.

Des crampes aux mollets diminuaient ses chances de survie. Dépassée par l'épreuve, elle jeta un cri de désespoir en direction de son époux : « Mon seul amour, sauve-moi. Les flots m'engloutissent. »

---

<sup>52</sup> *Ekölöini* : je suis touché, bouleversé, ému.

<sup>53</sup> Il n'y avait pas de mariage avant l'arrivée de l'Évangile à Lifou. Quand l'évangéliste Fao débarqua sur l'île en 1842, le grand-chef avait un harem de vingt-trois femmes.

Et Selima de répondre : « Maselo, tout ce qui est en rapport avec notre vie de couple comme toute l'amitié que j'ai toujours eue pour toi, finit en ce moment et ici même, sur ces flots. »

La réponse lui vint comme s'il l'avait apprise par cœur. L'époux tourna alors le dos à sa femme et s'éloigna sans tarder. La mort inéluctable de celle qui avait été sa compagne pesait sur son cœur autant que la fatigue.

Après maintes tentatives, Selima trouva enfin un endroit où la côte était abordable. Il déchira ses mains sur les pointes acérées des rochers, mais parvint sur la terre ferme et se trouva parmi les premiers rescapés du naufrage. Les uns et les autres se félicitèrent d'avoir échappé à la noyade.

Quelle ne fut pas la surprise de Selima, qui n'avait pas encore eu le temps de se sécher, lorsqu'il vit arriver Maselo !

Alors que son mari venait de l'abandonner, une vague plus grosse que les autres avait soulevé Maselo et l'avait déposée sur la terre ferme.

Selima se précipita vers son épouse et voulut lui prendre la main. Elle le repoussa.

Plusieurs jours s'écoulèrent sur l'îlot des cabris. Pour Selima, il devint évident que Maselo ne lui accordait plus son cœur comme autrefois. Son comportement rétif l'inquiétait fortement, le renvoyant aux terribles paroles qu'il avait prononcées, alors même que son épouse était sur le point de sombrer dans les noirceurs abyssales de l'océan.

Sur l'îlot, la soif était la principale préoccupation. Sans eau douce, les naufragés devaient se contenter de l'eau saumâtre qu'ils recueillaient sur le rivage à marée basse. Ils ne devaient leur salut qu'à la fertilité du sol. Des cocotiers chargés de noix et d'autres arbres à fruits comestibles s'offraient à eux. La viande abondait également : celle des cabris et des crabes de cocotier. Sans compter la nourriture qu'ils pouvaient tirer de la faune et de la flore aquatique.

Par une journée ensoleillée, alors que Maselo se trouvait sous une palme, l'envie lui prit de cueillir deux cocos verts. Elle n'en but qu'un seul. Sur la peau de l'autre, elle grava ces paroles : « Debout sur les rochers de l'îlot des cabris, Maselo pleure sur son sort, le regard tourné vers les falaises de Jua e Hnawe qui se détachent au loin dans la brume. »

Elle jeta ensuite le jeune coco marqué dans la mer.

Passèrent des jours et des semaines.

Un matin, sur le rivage de *Niekej*, deux adolescentes, portées par le hasard, l'ardeur juvénile et le jeu, trouvèrent enfin le « courrier » flottant. L'une d'elles lut le message à haute voix à l'intention de l'autre. Le « coco-coursier » captivait l'attention des deux lectrices. Il fut bientôt passé de main en main et fut même introduit à la chefferie. La nouvelle du naufrage du voilier parti pour l'île de Maré se répandit dans la tribu et bien au-delà.

Les propriétaires des voiliers qui n'avaient pas été abîmés par le raz-de-marée et d'autres piroguiers se concertèrent alors sur-le-champ pour se rendre sur l'îlot des cabris et rapatrier les survivants du sinistre.

Enfin de retour sur le rivage d'*Ahmelewedr*, Selima allongea sa foulée, suivi de Maselo, son épouse. Ils étaient heureux de retrouver leur foyer.

Les deux époux cheminèrent ensemble jusqu'au domicile déserté depuis trop longtemps.

Selima s'engouffra le premier dans la case pour s'asseoir sur la natte repliée à côté de l'âtre. Quant à Maselo, elle demeura sur le seuil de la demeure conjugale, figée telle une stalagmite. Elle ne pouvait plus contenir la honte et la souffrance qu'elle endurait depuis plusieurs mois. Penchant la tête, elle observa l'intérieur sombre du foyer où avait pris place Selima.

Elle dit alors : « Qui suis-je pour toi, Selima, toi qui, jadis, flattais mon orgueil ? Ne suis-je pas déjà un être mort, englouti par les flots ? Mieux vaut m'en aller. Je te dis adieu. » Ce flot de paroles fut déversé calmement et d'une seule traite. Maselo pivota ensuite sur elle-même et s'éloigna avec gravité pour ne jamais revenir.

Selima, figé en tailleur sur la natte humide et moisie, garda longtemps la tête basse. Ses yeux fixaient les insectes qui grouillaient dans la cendre où ils avaient creusé des petits trous en guise d'habitation. Les petites bêtes avaient déjà pris possession des lieux. La gorge nouée par les sanglots, Selima jaillit soudain hors de la case et se lança dans une course éperdue à la poursuite de Maselo. Mais il était trop tard et il le savait. Désormais, il serait seul.

## QUAND LA COUTUME BOMBARDE

Un soir, en revenant des champs, Opaqagö partit droit à la citerne du réservoir d'eau. Il y puisa un seau et se lava les mains. Il s'apprêtait à aller dans la case lorsqu'il croisa l'une de ses filles qui revenait du magasin de la tribu, *Ponoz épicerie*. Elle était allée faire quelques courses avec la puînée qu'elle poussait dans son landau. Opaqagö ne les remarqua même pas. Il était éreinté par sa rude journée qui avait commencé à l'aurore. Sa fille aînée l'interpella.

— Papa, est-ce que tu n'es pas malade ? Je suis allée acheter des vermicelles et des épices. J'ai préparé ta soupe. J'ai bouilli la poule une bonne partie de la journée.

Son père restait silencieux.

— As-tu oublié ton vin ? reprit-elle.

— Non, ma fille, je suis plutôt très fatigué. J'ai passé toute la journée à creuser les ignames de mon champ avec ton fils. Des grosses. Des *Numea* et des *Kupet*. Et je ne suis même pas arrivé à la moitié du champ. Faudra que maman et toi veniez pour donner un coup de main, dit Opaqagö.

— Ben... maintenant, on sait que Kujini est un nom béni. On peut donner son nom aux champs et à nos bêtes à la maison. On ne risque rien.

— Tu as raison, ma fille. Tu vois, pendant le synode de l'église, à Luengöni, j'ai donné le cochon qui portait, lui aussi, le prénom du petit. Les délégués des différentes paroisses n'ont pas réussi à en manger toute la viande, tant il y en avait. Les jeunes l'avaient pourtant cuisiné de plusieurs façons. Et tu vois, nous avons bien fait de l'offrir au travail de Dieu. Nous avons été récompensés en retour.

— Comment ça ?

— Ben, quand on arrive des champs, on entend de loin le bouillonnement de la vie. Ça crie, ça chante, ça pleure. Ça veut dire qu'il y a du remous à la maison. Et puis on est content. Mais personne ne fait plus attention à cela. N'est-ce pas simplement ça, la vie ?

\*

\* \*

Le lendemain, Opaqagö accompagna Mamako, son épouse, pour amener leur petit-fils Kujini au centre médical de Wé. Ils étaient arrivés très tôt par la navette du matin, après une mauvaise nuit, à cause de l'enfant qui avait de la fièvre et qui n'arrêtait pas de pleurer.

Il y avait du monde, maintenant, dans le hall de l'hôpital, mais son épouse avait tout de même réussi à se procurer un ticket qui lui permettait de passer chez le médecin dans la matinée et de ne pas avoir à revenir le lendemain. Les gens, surtout les femmes, causaient haut en berçant leurs petits dans les bras. Mamako attendait son passage avec l'espoir que son mari réussirait à vendre le contenu de son panier en feuille de cocotier : des ignames et des patates douces. Opaqagö attendait sous le sapin devant la mairie de Wé, un endroit où, parfois, les gens de l'île improvisaient un mini-marché, quand ce n'était pas le jour du marché communal. Voilà que des ivrognes dans une voiture l'abordèrent pour lui demander quelques pièces de monnaie. Il leur fallait encore de l'alcool. Comme si boire et demander de l'argent à autrui était un dû. C'étaient des cousins de son épouse. Un cousinage fort éloigné puisqu'il remontait à quatre générations. Peu importe. Ils étaient toujours proches par le travail et la vie quotidienne.

— Hé Boo<sup>54</sup>, t’aurais pas des pièces pour nous. On vient de votre kermesse. Wanamatra <sup>55</sup> ! On ne vous a pas vus. Remarque, il y avait beaucoup de monde, lança un homme depuis la voiture.

Opaqagö tiqua. Il n’avait pas d’argent sur lui, les autres auraient dû le comprendre. Il mit sa main devant sa bouche, pencha la tête et leva les yeux à la façon d’un poète attendant l’inspiration de sa bonne étoile.

— Et où est-ce que vous allez ? leur lança-t-il.

— Au magasin, mais on n’a pas beaucoup de pièces. On voulait juste que tu nous dépannes pour quelques boîtes seulement.

— Repassez ! Euh... Pas ici. Je vous attends de l’autre côté de la route, au monument aux morts.

La réponse de Opaqagö avait été sèche. Il avait décidé de relever le défi des hommes.

La voiture dont le moteur continuait de tourner démarra. Son vrombissement était encore dans ses oreilles lorsque Opaqagö se fit aborder par une dame. Une grande dame. Une dame de la ville. Son parfum l’attestait. Il n’eut même pas le temps de réfléchir. Elle l’accosta dans un français pointu.

— Bonjour, oncle Opaqagö, je voulais justement vous voir. Je suis passée à la tribu et les enfants m’ont dit que vous étiez ici avec tante Mamako. Votre petit-fils est malade, m’ont-ils dit. Vous n’avez pas dormi de la nuit. C’est bien normal ! Cette moiteur est malsaine, surtout pour les enfants. Mon Dieu !

Opaqagö ne sut pas quoi répondre. Il était submergé par le flot de paroles, tout autant que par l’enivrant parfum. Rebecca, dans sa tenue de travail ! Épouse de son neveu et directrice de la banque de l’île. Opaqagö avait mis beaucoup de temps à la reconnaître.

— Oui.

— Ton neveu m’a dit qu’il arrivait le mois prochain pour faire son tro<sup>56</sup>. Il est l’oncle maternel de Madue de Xodre. Normalement, ce n’est pas à lui d’assurer le travail, mais Isilie, la maman, l’a appelé pour dire que sa coutume de mariage avait été mangée<sup>57</sup> à Gapëejolen.

— Oui.

— La coutume pour te demander ce travail, je l’ai laissée à la tribu avec les filles. Elles te la remettront. D’accord ?

— Oui.

— Combien tu vends ton panier d’ignames ? Ah ! je vois aussi des feuilles de chou des îles et des patates douces. Des *kari*. Elles sont belles, celles-là ! Je vais les acheter. À combien tu les vends ?

— Euh... pas la peine. Tu vas les prendre ! Loinj, c’est mon neveu. Elle est où, ta voiture ?

— Non, je vais te les acheter. Je sais qu’au marché communal du mercredi, un panier comme le tien s’affiche dans les six à sept mille francs. Avec les feuilles, houlala ! Beaucoup de feuilles qui est à trois cents francs le paquet, j’arrondis... disons à dix mille. Ça te va ?

— C’est toi<sup>58</sup> !

— À qui sont les crabes qui sont dans l’autre panier ?

— À lui, là-bas.

Opaqagö pointait de l’index un homme qui discutait de l’autre côté de la route, à l’arrêt des navettes.

---

<sup>54</sup> Le « o » doit être prolongé. *Boo* = beauf ; beau-frère.

<sup>55</sup> *Wanamatra* ! : interjection.

<sup>56</sup> *Tro* : Une coutume ; ici, un geste coutumier pour un mariage.

<sup>57</sup> *Manger* (ou « donner ») une coutume : pour sceller un pacte entre le donneur et celui qui la reçoit.

<sup>58</sup> Comme tu le penses/veux.

— Bon. Je n’achète que tes produits, surtout que ce n’est pas la saison des crabes. Je vais me faire verbaliser si je les emballe dans mes colis. Je prends l’avion, là, en fin de matinée. Euh... voilà pour ton marché. Mais je te donne le double.

Rebecca lui remit trois billets de cinq mille francs et des billets de mille. Vingt mille francs pour une matinée !

— S’il te plaît, oncle Opaqagö, peux-tu charger tout ça dans la voiture. Elle est garée dans la cour de la mairie. Elle est ouverte, attends-moi là-bas. Je vais voir le président de la Province et je te rejoins. Je n’en ai pas pour longtemps.

Après avoir rangé soigneusement les sacs dans le coffre, Opaqagö attendit. De l’autre côté de la route, les souûlographes attendaient aussi. Ils n’avaient pas mis bien longtemps pour acheter leurs boissons au magasin. Ils avaient sûrement suivi les tractations entre Rebecca et Opaqagö. Opaqagö leur fit signe qu’il allait les rejoindre. Il traversa la route en ceignant son paréo et en remettant la couverture de son petit-fils sur son épaule. Mamako la lui avait laissée expressément pour qu’il n’oublie pas la raison première de leur venue dans la capitale.

— Tenez ! C’est tout ce que je peux vous donner. Il tendit la liasse de billets au conducteur. Les autres hommes ouvrirent grand leurs yeux.

— C’est top, mais c’est trop. C’était une manière de parler, tout à l’heure, quand on t’a vu, Boo. Mille francs, c’était suffisant. Reprends le reste.

— Prenez donc ! Donnez-moi seulement une boîte si vous en avez.

Quelqu’un sortit une boîte de bière de l’habitacle.

— Et tu rentres comment à Hunöj ? demanda le conducteur, proche cousin de son épouse.

— Par la navette à Jooc.

— Monte, on t’amène.

— Non, je suis avec ta sœur. Elle est à l’hôpital avec ton petit-fils. On n’a pas dormi de la nuit.

— Dis à Mamako de m’attendre. Je vais laisser ma bande et je vous rejoins avant l’heure de départ des navettes. OK ?

— OK !

La voiture démarra, emportant avec elle ses effluves capiteux et sa musique des temps anciens, c’est-à-dire de leur génération. Opaqagö revint attendre Rebecca dans la cour de la mairie. Rebecca, le maire et le président de la Province étaient sur le perron.

Avant de dire au revoir à Opaqagö et de s’engouffrer dans sa grosse voiture, Rebecca sortit un autre billet de cinq mille francs de son portefeuille et de son sac tout parfumé.

— C’est pour les soins du garçon. N’oublie pas de donner ça à tante Mamako. Embrasse-la de ma part.

Elle ferma la portière et fit reculer la voiture. Opaqagö attendit qu’elle termine sa manœuvre. La vitre descendit. Rebecca dévisagea l’oncle de son mari. Bouffi et très maigre.

— Oncle, ce n’est pas bien de toujours boire. Prends bien soin de toi. Au revoir.

La vitre remonta et la voiture disparut. Opaqagö resta quelque temps après le départ de la voiture. Il pensait à tout ce qui venait de lui arriver. Il pensait surtout à l’argent qui suivait son cours. Glissant !

.....

**Fin de cet extrait de livre**

---

**Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :**



<http://www.editions-humanis.com>